

Capitaine Pham



Par Đỗ Trịnh Kỳ JJR 64

Le présent texte est paru initialement en 2006

Le lieutenant Thao était assis presque sur une fesse dans le grand autocar bondé qui l'emmenait de Saigon à Long Khanh. Les trois femmes qui occupaient le même banc que lui bavardaient bruyamment tout en dégustant des ramboutans qu'elles décortiquaient avec une dextérité étonnante.

Devant, l'aide du chauffeur, la chemise déboutonnée, avait tout le haut du corps penché hors de la voiture par la vitre baissée. Il hurlait contre les motocyclistes qui frôlaient de trop près le car. Il était aussi le caissier, le crieur pour achalander les clients et le régulateur des marchands ambulants qui s'agglutinaient autour du véhicule à chaque arrêt et qui proposaient outre des fruits : ananas en tranche, bananes, de multiples friandises ainsi que des sandwiches.

Depuis plus d'un an le lieutenant Thao était muté dans les faubourgs de Saigon, auparavant il commandait plusieurs escouades de transport de troupes à Long Khanh. Lors de son séjour là-bas il eut le malheur de sa vie: le

décès de son troisième enfant, une fille morte à quelques semaines de vie. Elle était enterrée dans un petit cimetière situé à la limite de son camp militaire.



Cela faisait déjà plus d'un mois que ses proches et ses hommes l'avertissaient que l'armée allait agrandir son ancien camp pour y accueillir tout un bataillon. La petite ville de Long Khanh allait devenir le verrou nord de Saigon, la capitale, tandis que la ville de Dinh Quan allait devenir son verrou nord-ouest, plus vers l'intérieur des terres, vers la région des Hauts Plateaux. Le petit cimetière devait être rasé. Les familles étaient avisées de déplacer les tombes de leurs proches.

Il allait effectuer le voyage pour la tombe de sa fille, quand, cela remontait à trois semaines, il y eut une attaque du Viêt Công

sur les garnisons de Long Khanh provoquant beaucoup de pertes et semant émoi et agitation jusque dans la capitale . Et puis le déploiement militaire de Long Khanh attirait beaucoup de monde. Les commerces, les restaurants, les bars et les bordels suivaient. Du coup le lieutenant avait eu beaucoup de mal à trouver un moyen de transport. Un comble pour un ancien officier du transport de troupes.

Un coup de coude donné par inadvertance par sa voisine le ramena à la réalité. Les trois femmes parlaient toujours fort mais commençaient à attaquer un gros pamplemousse. Il faisait très chaud, et le voyage s'éternisait. Le car n'avancait pas vite sur cette petite route asphaltée encombrée de toutes sortes de véhicules et même par des piétons. Et les ornières n'arrangeaient rien. Lorsqu'on arriva à Long Khanh il était presque midi. Le lieutenant Thao décida d'aller se restaurer et se reposer avant d'aller voir le commandant de la base: le capitaine Pham.

Les limites de la nouvelle base militaire étaient beaucoup plus grandes; les baraquements, dont certains étaient encore en cours d'édification, étaient bien alignés. La cour d'honneur de terre battue était immense. Le capitaine Pham, grand avec un regard constamment étonné derrière ses lunettes, reçut le lieutenant Thao avec chaleur. Il avait une curieuse façon de marcher : les bras ballants et la tête penchée sur le côté.

- « Ah c'est vous, on m'avait annoncé votre arrivée. Venez avec moi ».

Les deux officiers allèrent vers le côté droit de la cour d'honneur; là où étaient plantés deux mâts sur lesquels flottaient le drapeau national et les flammes de l'armée. Au pied des mâts, un peu en retrait, il y avait une petite

tombe très bien entretenue, avec deux plantes d'œillets d'Inde jaunes en pot qui encadraient un grand bol de porcelaine avec des bâtons d'encens plantés dans du riz en grains. La seule tombe qui subsistait de ce qu'était l'ancien cimetière.

- « J'ai su que c'est la tombe de votre fille. Allons à l'intérieur, je vous raconterai ».

Le bureau du capitaine Pham était sobre, presque dénudé. Un bureau avec deux fauteuils visiteurs devant une grande armoire, une commode sur le côté droit. Dans un coin, outre un ventilateur tournant sur pied qui brassait vigoureusement l'air, était suspendu, entre les deux murs d'angle, un hamac.

- « Je suis ici pour préparer ce camp. La moitié de mes hommes sont du génie ». Ce soir là, la veille de l'attaque du Viêt công ... Ce soir là, le temps était à l'orage, il faisait chaud malgré le vent. Le capitaine Pham décida de prendre l'air sur la véranda. Il tétait de temps à autre une grande bouteille de bière, l'âme vagabonde.

« Qu'est ce que je suis venu faire dans ce trou. Il n'y a rien, même la végétation est pauvre sur cette terre argileuse. A part quelques eucalyptus il n'y a que des arbustes et comme pour rompre la monotonie, ici ou là un aréquier qui s'élançait haut dans le ciel pour déployer ses palmes. Quand il ne pleut pas, tout est recouvert d'une poussière roussâtre, et lorsqu'il y a la pluie, sur ce sol peu perméable, l'eau ruisselle en de grands torrents rouges, comme si la terre pleurait de grosses larmes de sang, ou plus prosaïquement, comme si elle dégorgeait de ce sang tant versé dans cette guerre. Et partout c'est un épouvantable borborygme. »

Son regard se portait vers Saïgon, cette ville lumière grouillante de vie, où tout le monde faisait tout très vite. On travaillait vite, on s'amusait vite, on se déplaçait vite. On vivait vite ! Comme s'il n'y avait pas de lendemain.

Le ciel charriait de gros paquets de nuages menaçants, le vent soufflait par rafales. Le capitaine Pham s'essaya à faire quelques vers :

- Ta on gio rôì, gio băt ky vồ y (J'en ai assez de toi sale vent inconséquent)

- Ta nhuc dàu sồ mui cung chi vi mi (Si je ne suis pas bien c'est bien à cause de toi)

Soudain, apparut à une quinzaine de mètres de lui une toute petite fille, habillée d'un pyjama blanc et chaussée de tongs. Mais détail hallucinant, elle avait une tête de poupon, ou plutôt de nouveau-né. Littéralement saisi, ses cheveux se dressèrent sur la tête et il eut l'impression de ne plus sentir son cœur battre; par contre, il crut entendre le bruit qu'il fit en avalant la salive résonner dans toute la campagne. Le tonnerre gronda au loin et le ciel fut illuminé par un éclair laissant voir des volutes de nuages noirs. Le capitaine Pham sursauta violemment quand la petite fille lui dit d'une voix ferme :

- « Je vous prie de m'écouter attentivement ... »

Mais le pauvre officier n'entendait rien, les oreilles bourdonnantes. La bouche sèche il balbutiait d'une voix rauque : « fantôme, fantôme ». Il allait détalé...

- « ... Demain à l'aube il y aura une attaque du Viêt Công, il faut vous y attendre. Croyez moi ».

L'instinct militaire du capitaine Pham reprenant le dessus, il bégaya :

- « Quel Viêt Công ? Que dis-tu ? Qui es-tu ? »

Il se redressa et avança vers la petite fille. Mais celle ci recula de sorte qu'il y eut toujours la même distance entre eux deux. Tout en reculant elle répétait comme une litanie de sa voix monocorde :

- « Je vous prie de m'écouter attentivement. Demain à l'aube il y aura une attaque du Viêt Công, il faut vous y attendre. Croyez moi. »

Puis, arrivée au petit cimetière, instantanément la petite fille disparut aux yeux du capitaine Pham. Il crut discerner une petite lueur blanche comme une luciole plonger vers une petite tombe. Ahuri, les pieds dans la gadoue, le capitaine Pham regarda machinalement la bouteille de bière qu'il avait à la main, la jeta au loin et courut vers ses hommes sous les premières gouttes de pluie...

Le ventilateur continuait de ronronner bruyamment ; le capitaine Pham bougea dans son fauteuil.

- « Voilà, lieutenant Thao, j'y ai cru. Et c'est pour cela que des dispositions ont été prises. Il n'y eut pas d'effet de surprise, chez moi il n'y a pas eu de pertes. En reconnaissance, cette tombe reste chez nous. Elle est sacrée. Ne vous en faites pas ».

